DISCOURS DE LA MÉTHODE POUR BIEN ÉTUDIER L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE ET CHERCHER LA VÉRITÉ DANS LES SYSTÈMES

Par le Dr Paul Deussen,
Professeur à l'Université de Kiel.

Nous choisissons ce titre comme hommage à Descartes, le grand philosophe français.

Il y a deux voies pour parvenir à la vérité philosophique : l'une systématique, l'autre historique. En suivant la première, on considère la nature même, telle qu'elle nous est donnée par l'expérience intérieure et extérieure. On observe les faits psychiques et physiques, on les explique en les réduisant à leurs causes, en les combinant selon leurs relations naturelles, et en arrivant ainsi à un système de vérité philosophique.

La deuxième voie choisit comme objet, non pas les faits donnés dans la nature, mais les pensées que les esprits supérieurs de tous les temps et de toutes les nations ont conçues en observant, de leur point de vue, cette nature des choses. Cette dernière voie aussi peut servir à nous rappro-

cher de la vérité éternelle, pourvu que nous sachions tirer de l'histoire de la philosophie toutes les profondes leçons qu'elle est en état de nous offrir. On a travaillé beaucoup, au siècle qui finit, dans le domaine de l'histoire de la philosophie. Tous les moyens de la critique philologique ont été mis à contribution dans les philosophies grecque, chrétienne, moderne et récemment aussi dans la philosophie indienne pour constater les faits, c'est-à-dire les pensées de chaque philosophe et pour découvrir les relations qui existent entre ces pensées et celles des philosophes précédents, contemporains et suivants. Le résultat en a été trop souvent de donner à l'histoire de la philosophie l'apparence d'un *bellum omnium contra omnes* qui ne sert pas précisément à nous encourager dans la recherche de la vérité philosophique. L'aspect sera bien différent si nous poursuivons l'analyse des pensées philosophiques jusqu'à leur dernière source. *Vere scire est per causas scire* : nous n'avons pas compris les idées d'un philosophe aussi longtemps que nous n'avons pas vu clairement les causes qui ont fait naître ces idées. Trois facteurs ont produit tout système de philosophie ; nous les caractériserons comme élément individuel, élément traditionnel, élément original.

1. L'*élément individuel* consiste, comme le dit le mot, dans l'individualité du philosophe. Son caractère, l'inclination naturelle de sa volonté, son tempérament, l'intérêt qu'il porte naturellement à certaines questions, tout cela contribue à donner une empreinte, pour ainsi dire, une couleur propre, personnelle à toutes ses pensées. Cette

circonstance a induit les sophistes anciens et modernes (tels que Protagoras, Fichte, etc.) à prétendre que « chacun ne choisit que la philosophie qui convient à son individualité ». Mais nous, qui croyons à une vérité éternelle, nous tâcherons d'éliminer ces traces personnelles, témoignages de la faiblesse humaine, pour ne garder que la valeur objective et « superindividuelle » de chaque système. C'est dans cette intention, d'ailleurs, qu'on fait précéder l'analyse de chaque système de la biographie et de la caractéristique de son auteur.

2. Le deuxième élément qui contribue pour une grande part à la constitution de tout système philosophique, et que nous avons appelé l'*élément traditionnel,* c'est la tradition spéciale à l'influence de laquelle est exposé tout philosophe. Ce mot tradition comprend non seulement tout ce qu'un philosophe a appris par l'étude de ses prédécesseurs, mais encore toutes les influences de l'éducation, de la famille, du temps, de la nationalité, du milieu en un mot, qui a contribué à la formation de son esprit. Il est surprenant, mais l'expérience le prouve, qu'un philosophe soit rarement parvenu à comprendre à fond les idées de ses prédécesseurs et à leur rendre justice. Parménide n'a pas été compris par Zénon, Platon par Aristote, Descartes par Spinoza, Spinoza par Leibnitz, Berkeley par Kant, etc. C'est que plus un philosophe est grand et original, moins il possède cette passivité d'esprit nécessaire pour celui qui se voue à l'étude du système d'un prédécesseur et qui doit penser, pour ainsi dire, avec la tête d'un autre. On sait que Kant lui-même

était presque incapable de comprendre une suite d'idées qui n'eussent pas été conçues par lui-même; on sait aussi que Descartes, en montrant ses instruments de physique, disait : « Voilà mes livres » et qu'il considérait comme un de ses titres de gloire de n'avoir pas étudié Aristote. En effet, tout ce que nous apprenons par les paroles, par les livres, en un mot par la tradition, nous ne le savons qu'à moitié. Nous ne comprenons en entier que nous-mêmes. La conséquence de ce fait psychologique, c'est que l'élément traditionnel, quelque étendu qu'il soit, ne forme, dans tout système philosophique, que l'extérieur, l'écorce, la partie faible et rejetable du système. Tous ceux donc qui ne font qu'éplucher un système pour découvrir les fils qui le relient à ceux qui l'ont précédé, sont loin de pénétrer jusqu'au noyau qui seul en fait la valeur. Une histoire de la métaphysique, parue récemment, découvre avec beaucoup de sagacité toutes ces traces traditionnelles et ne semble voir dans tout système qu'un conglomérat et une addition d'idées conçues auparavant par d'autres philosophes. C'est cet élément traditionnel qui fournit la matière à toutes les querelles et à toutes les controverses dans l'histoire de la philosophie, et qui lui donne un aspect si désolant. Otons cette écorce, pénétrons jusqu'au noyau, et cette discorde apparente disparaîtra de plus en plus.

3. Le noyau dont nous parlons et qui reste dans nos mains quand nous avons réussi à retrancher de chaque système les influences traditionnelles, c'est l'*élément original*. Il est seul d'une valeur éternelle dans tout système, car les

idées que le penseur a puisées directement dans la nature même et ses richesses infinies, ne peuvent être fausses; comparées à ses autres idées originales et à celles de n'importe quel autre philosophe, elles doivent montrer avec elles la même concordance et la même harmonie que nous trouvons dans la nature. Envisagez l'élément traditionnel, et vous trouverez partout dans l'histoire de la philosophie discordes, malentendus, insinuations injustes; — pénétrez jusqu'aux révélations que le penseur ne doit qu'à la réalité même, à ses idées originales, et vous verrez que tous les grands philosophes, dans tout ce qui est essentiel, ne peuvent se contredire, et que les différences qui se trouvent entre eux ne proviennent que du point de vue où ils se sont placés pour observer la nature une et commune pour tous. Or, comme les photographies de la même maison prises de côtés différents s'accorderont nécessairement, ainsi les idées vraiment originales de tous les sages en religion et en philosophie se réuniront d'elles-mêmes pour former un ensemble qui représente la vérité éternelle, autant qu'elle a été accessible à l'esprit humain. Voilà le chemin qu'il faut suivre pour que l'histoire de la philosophie nous offre plus qu'une distraction passagère, qu'elle nous fournisse une nourriture saine et fortifiante pour l'esprit, un moyen précieux d'augmenter, d'approfondir et de purifier notre connaissance de la réalité même.

Nous allons illustrer la méthode ainsi définie pour distinguer dans chaque philosophie l'élément traditionnel, erroné, périssable de l'élément original, vrai, immortel. Nous pren-

drons comme exemples les vues philosophiques des trois penseurs qui ont exercé l'influence la plus étendue dans le monde, de Platon, de Jésus-Christ et de Kant.

Platon.

Qu'est-ce que les idées de Platon, ce dogme central de la philosophie platonique qui a été l'objet de tant de controverses pendant tous les siècles suivants? — Les histoires de la philosophie nous disent d'ordinaire : les idées de Platon sont des *concepts objectivés*, des concepts pris non pas pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire pour de simples abstractions, mais pour des entités métaphysiques, des puissances créatrices qui donnent sa réalité à tout ce qui existe. Cette réponse est, matériellement parlant, assez correcte. Mais elle ne nous satisfait point, car nous ne comprenons pas comment le génial philosophe pouvait tomber dans une erreur pareille et faire d'une opinion folle et absurde la pierre fondamentale de son système. Tâchons donc de comprendre un peu mieux les motifs qui ont conduit le grand philosophe à sa théorie paradoxale.

L'idée de Platon, quoi qu'elle soit, est en tout cas, comme le dit Aristote et déjà Platon lui-même, une *unité se rapportant à une pluralité* (ἓν ἐπὶ πολλῶν). Prenons un exemple qui a l'avantage d'être authentique. Antisthène, dit-on, fit à Platon l'objection suivante : Platon, je vois bien le cheval (ἵππος), mais je ne vois pas la « chevalité » (l'idée du cheval, ἱππότης), — à quoi Platon répondit très bien : C'est que tu

possèdes l'œil pour voir le cheval, mais l'œil pour voir la « *chevalité* » te manque. — L'idée du cheval est donc l'unité qui se rapporte à la pluralité de tous les chevaux qui existent. Mais de quelle unité dans la pluralité Platon parle-t-il? Car laissant de côté pour un moment le philosophe grec et n'envisageant que la nature même, nous trouvons qu'il y a *deux* unités se rapportant à une pluralité de choses : l'une, celle de l'*idée* (dans notre terminologie, réserve faite de celle de Platon); l'autre, celle du *concept*. La première de ces unités a un caractère métaphysique, la seconde un caractère logique. L'idée est cette unité métaphysique qui n'est pas encore désagrégée par le temps et l'espace, dans la pluralité des individus; le concept, au contraire, est l'unité logique formée par l'abstraction de cette pluralité des individus. L'idée du cheval est une force métaphysique grâce à laquelle tout cheval possède l'organisation et les fonctions vitales caractéristiques à son espèce; le concept du cheval n'est que la somme des traits distinctifs, fournie par l'abstraction et n'existant nulle part que dans la tête humaine. Les idées, ce sont les forces naturelles, physiques, chimiques et organiques (comme nous les avons énumérées dans nos « Éléments de la métaphysique », § 183, p. 143 sq. de la traduction française) qui se présentent dans les formes innées de notre perception (c'est-à-dire dans le temps et l'espace) comme corps de la nature. Il n'y a donc autant d'idées que d'espèces organiques et inorganiques. Les concepts, au contraire, ne sont que les contours que la pensée a abstraits des choses et qui ne se rapportent pas

seulement aux espèces, mais encore aux genres et jusqu'aux catégories; non seulement aux substances, mais encore aux qualités et relations des choses entre elles. — Mais revenons à Platon.

Ses idées, sont-elles les nôtres? ou sont-elles seulement les concepts revêtus d'une objectivité imaginaire? Elles sont l'un et l'autre, et de là provient l'obscurité qui se trouve au fond de la pensée si claire de Platon. D'un côté, ces idées sont évidemment ce que *nous* appelons de ce nom; première preuve : Le mot même ἰδέα, εἶδος qui étymologiquement signifie chose « visible » et non abstraite; deuxième preuve : Aristote rejette les idées de Platon comme n'étant que des αἰσθητὰ ἀΐδια, « des objets sensibles éternisés »; nous ne les rejetons pas avec lui, mais nous le remercions de nous avoir donné une des meilleures définitions des idées de Platon; car prenez les objets sensibles, et retranchez-en le temps et l'espace, et tous les chevaux individuels se confondront pour n'être plus que l'idée du cheval, tous les individus retourneront dans leur source métaphysique, l'espèce. Voyez, si vous voulez une troisième et quatrième preuve, comment Platon, dans le *Sophiste*, traite ses idées de δυνάμεις, « forces naturelles », et, dans le *Phédon*, de αἰτίαι, « cause et dernière racine » de l'univers. — De l'autre côté, il faut avouer que la dialectique, célébrée si souvent par Platon comme la science des idées, n'est que l'art, en vogue chez nous aussi, de diviser une notion générale en ses notions spéciales subordonnées et de la restaurer en réunissant celles-ci. Il faut avouer aussi que la plupart des

exemples qui se trouvent dans Platon, tels que : identité, diversité, vérité, beauté, bonté, etc., ne sont pas de ces forces créatrices des choses, mais simplement des abstractions, présupposant les choses. Résumons.

Les idées de Platon ne sont ni les véritables idées ni de simples concepts, mais une formation hybride, pardonnable d'ailleurs chez Platon, parce qu'il n'avait pas encore sous les yeux de système de logique qui pût l'éclairer sur la véritable nature des notions, ni le développement moderne des sciences naturelles qui lui eût facilité l'exécution de son désir : dresser un tableau complet de ce qu'il cherchait comme idées, c'est-à-dire des forces créatrices et formatives de l'univers. Mais pour rendre pleine justice à Platon, il faut dire qu'il n'a pas confondu idée et notion, qu'il a choisi seulement les notions comme fil conducteur pour établir ses idées. Il remarquait qu'à la notion du cheval, du chien, du chêne, du pin correspond l'idée ou force productive du pin, du chêne, du chien, du cheval; et supposant que cette correspondance est la même partout, il se crut le droit d'établir aussi des idées de l'animal, de la plante, de la rapidité, de la vertu, etc., qui, à dire vrai, ne sont plus des principes créateurs, mais simplement des abstractions subjectives. Il nous dévoile sa méthode lui-même en faisant dire à son Socrate (*Phédon*, ch. 48) : « Je désirais connaître les véritables racines des choses, je tournai mon regard vers la nature pour les trouver, et je me sentis ébloui et confus par sa variété infinie. Aveuglé comme celui qui fixe le soleil, je fis comme ceux qui, pour voir le soleil, l'observent dépouillé

de ses rayons, dans un miroir. Ainsi je lus dans le miroir des concepts l'image réfléchie des idées que je n'avais pas pu envisager directement : ἔδοξέ μοι χρῆναι, εἰς τοὺς λόγους καταφυγόντα, ἐν ἐκείνοις σκοπεῖν τῶν ὄντων τὴν ἀλήθειαν. » Il me pour contempler en elles la parut à propos d'avoir recours aux notions véritable essence des choses.

On voit que, bien différents de ceux qui n'attribuent à Platon qu'une valeur historique, nous trouvons dans sa doctrine une vérité éternelle qui, tout en ayant son antipode naturel dans le Darwinisme, s'harmonise avec lui. Le Darwinisme a raison en enseignant que les organismes supérieurs sont le résultat d'une évolution graduelle, mais cette hypothèse ne bouleverse pas le Platonisme qui considère les formes existantes dans le monde organique et inorganique comme types métaphysiques et éternels, car la nature, tout en se servant d'une suite continuelle de formations intermédiaires pour arriver aux espèces d'aujourd'hui, ne veut pas de ces formations intermédiaires et bâtardes et, après service rendu, les laisse périr, pour ne garder que les formations reconnues par elle comme légitimes, c'est-à-dire les idées de Platon.

Un autre point qui, dans la philosophie de Platon, offre le plus grand intérêt, c'est la matière qu'il décrit avec tant de réserve dans son *Timée*. Cela nous conduirait trop loin de poursuivre ce sujet ici, mais nous voulons énoncer comme une opinion bien claire et fondée que ce résidu obscur qui reste indissoluble au fond du creuset de Platon, cette matière platonicienne, se révèle sous la main de Kant

comme un phénomène purement subjectif, comme l'ensemble et pour ainsi dire l'enchevêtrement des formes intellectuelles innées à l'entendement humain, de l'espace, du temps et de la causalité.

Jésus-Christ.

Remarquons, pour commencer, que la seule source qui nous permette de connaître Jésus historiquement, ce sont les trois premiers évangiles, surtout celui de saint Mathieu. Quant au quatrième évangile, c'est un ouvrage philosophique admirable, où l'auteur, inconnu d'ailleurs, exemplifie son idée du Logos éternel par des faits et des discours supposés de Jésus; nous ne nous en servirons aucunement, et nous croyons que ceux qui admettent l'évangile de saint Jean comme source authentique de la vie de Jésus, se barrent le chemin qui, de nos jours encore, peut conduire à une connaissance historique de ce personnage unique peut-être dans le monde entier. Nous ne parlerons pas ici de son individualité, de cette nature naïve, passionnée, excentrique, qui ne connaît pas le monde et ne veut pas le connaître, qui méprise ses lois et nous enseigne à les mépriser, qui à trente ans devient la victime de son idéalisme exagéré provenant de sa conscience, de l'unité parfaite avec le principe métaphysique des choses ou, pour employer le terme de sa nation, avec Dieu. Jésus, comme tout autre, était avant tout le fils de son temps, de son pays, de son peuple, et ce peuple avait subi à cette époque de profonds changements dans sa

manière de voir les choses. Commençant par ce polythéisme pauvre et prosaïque des peuples sémitiques, parvenant par Moïse et les prophètes à un monothéisme rigide et incompatible avec l'expérience, modifiant après l'exil ce monothéisme sous l'influence du dualisme et de la doctrine de l'immortalité empruntée à la religion parse de Zoroastre, il avait préparé ainsi le sol pour la plante-merveille du christianisme.

Toutes ces influences se font sentir dans les discours de Jésus; il était également élève de Moïse et élève de Zoroastre, de l'un par son théisme, de l'autre par sa théorie des démons, source de tout mal, et par sa croyance à la résurrection des morts, qu'il partageait avec les pharisiens, juifs progressistes de ce temps-là, tandis que les saducéens, conservateurs plus fidèles des traditions de Moïse, reniaient, avec celui-ci, l'immortalité. La plupart des paroles de Jésus ne sont qu'une reproduction en vives couleurs, animée par une personnalité très prononcée, des idées de l'ancien hébraïsme et du parsisme, tandis qu'une influence grecque ne peut pas être constatée chez le Jésus historique. Voilà donc l'élément traditionnel, très abondant, même chez cette individualité si originale. Laissons-le de côté et posons la question : quelles sont les idées vraiment originales et puisées dans la nature même qui rendent immortel le souvenir de Jésus, non seulement pour la religion, mais encore pour la philosophie; quel est, dans sa doctrine, l'*élément original*? Les réponses à cette question, prises dans l'arsenal si riche des paroles de Jésus, peuvent être très

diverses, suivant le goût de chacun. Mais nous, pour trouver cet élément, nous suivrons une méthode qui ne peut manquer son but. Nous placerons au centre des idées originales de Jésus ce qui plus tard a produit le dogme central du christianisme, le grain de moutarde qui a produit le grand arbre de la religion chrétienne. Ce dogme central, nous le trouvons dans *la doctrine de la régénération* qui se trouve chez saint Paul et après lui chez saint Jean, mais pas encore, si ce n'est que potentiellement, chez Jésus-Christ, cette théorie qui enseigne que les actions bonnes et mauvaises ne sont que les résultats inévitables de notre nature empirique qui, s'étendant comme corps dans l'espace et distinguant, par conséquent, l'espace où elle est de celui où elle n'est pas, et ainsi le moi du non-moi, ne peut être que purement égoïste. C'est cette nature empirique, corporelle, égoïste, que l'Écriture désigne sous le nom de « vieil homme », de « vieil Adam ». Elle enseigne que le salut ne doit pas être espéré d'un changement dans nos actions, mais d'une transformation complète qui anéantit le vieil Adam et ne laisse vivre en nous que le nouvel homme, le principe de la moralité, ou, dans la terminologie biblique, Dieu, le Christ, le Saint-Esprit. Ce dogme de la régénération, nous le voyons naître dans les épîtres de saint Paul (aux Galates, aux Corinthiens, aux Romains), mais les germes de cette doctrine centrale du christianisme, se trouvent déjà dans les paroles de Jésus-Christ. Il y a deux vérités auxquelles Jésus revient sans cesse et qui devaient nécessairement conduire au dogme de la régénération, deux

vérités qui, à l'apparence, se contredisent, et dont la réconciliation n'exige pas moins qu'une pénétration dans les dernières profondeurs de la métaphysique. La première est que la volonté n'est pas libre, que les actions ne sont que le produit inévitable de notre caractère naturel, que le bon arbre ne peut porter de mauvais fruits, le mauvais arbre de bons fruits, comme le dit, très caractéristiquement Jésus, qui par ces paroles et plus encore par le contexte dans lequel nous les rencontrons, se déclare pour le déterminisme le plus strict, sans phrase et sans réserve. Néanmoins, et ceci est la deuxième vérité fondamentale, Jésus insiste partout sur l'exigence de la moralité, la pureté du cœur, la sainteté de notre être. « Soyez parfaits comme votre père au ciel est parfait. » Il est clair que ces deux vérités devaient conduire au dogme en partie encore mythique de la régénération; il est clair aussi que la réconciliation du déterminisme et de la liberté du vouloir, condition nécessaire de la loi morale, n'est possible qu'en admettant avec Kant que notre moi a deux natures, l'une empirique, individuelle, soumise à l'ordre de l'espace, du temps, de la causalité et partant égoïste, périssable, esclave des motifs; l'autre métaphysique, superindividuelle, sainte, immortelle et libre, reposant dans le sein de la divinité, étant, disons le mot, la divinité même. C'est cette distinction entre le monde phénomène et le monde des choses en elles-mêmes que la philosophie kantienne, par une analyse de l'entendement humain, a étendue à tout ce qui existe, distinction anticipée par Jésus, en son point essentiel : la

liberté de la volonté, malgré son déterminisme empirique. Ainsi les vues métaphysiques de Jésus précèdent celles de Kant comme l'aube précède le soleil.

KANT.

Ce que Socrate est pour la philosophie grecque, Kant l'est pour la philosophie moderne. Il en est le centre, envoyant ses rayons vers le passé et vers l'avenir; vers le passé, en ce que la critique de Kant a bouleversé complètement les idées de Dieu et de l'âme, héritées du moyen âge et remâchées sans cesse jusqu'à son temps; vers l'avenir, en ce que sa philosophie, bien comprise, fournit non seulement un fondement durable aux sciences empiriques, mais encore une base entièrement scientifique à un christianisme renouvelé, purifié, et mis d'accord avec les exigences impitoyables de la science. Mais pour obtenir ce résultat, il fallait d'abord comprendre Kant, le comprendre mieux encore qu'il ne s'est compris lui-même, et c'est ce que ses successeurs immédiats n'ont pas su faire. Il se sont efforcés de le surpasser, sans avoir pénétré la profondeur de ses pensées, ils ont pris pour le noyau ce qui n'en était que l'écorce, ils ont célébré de véritables orgies à jongler avec les catégories de Kant qui, pourtant, sous la lumière de la plus simple logique, se présentent comme un égarement du grand penseur, égarement dû à son éducation, soumise à l'influence des abstractions de Leibniz. Il fallait un penseur non moins grand que Kant même, il fallait l'immortel

génie de Schopenhauer, pour séparer dans Kant la balle du blé, ses erreurs graves et nombreuses de la vérité impérissable dont sa philosophie a gratifié le monde. Cette vérité est en deux mots celle-ci : les trois éléments constitutifs du monde empirique, l'espace, le temps et la causalité ne sont pas, comme nous le croyons par nature, l'ordre éternel des choses en elles-mêmes mais seulement des fonctions innées à notre entendement. La conséquence de ce fait, prouvé dans Kant par des arguments irréfutables, c'est que notre connaissance est toujours restreinte au monde phénoménal et ne peut jamais pénétrer au « *Ding an sich*, la chose en soi, » que nous renfermons pourtant en nous-mêmes comme le mystère le plus profond de notre cœur. Occupons-nous des conséquences résultant de ces idées fondamentales de la philosophie kantienne. Il n'y a qu'une opinion qui, au point de vue empirique, soit parfaitement fondée et justifiée et que tous ceux qui ne reconnaissent que ce point de vue empirique devraient embrasser, s'ils étaient conséquents, c'est le matérialisme sans phrase, voilé habituellement par les mots de positivisme, réalisme, empirisme, etc. On n'a qu'à jeter un seul regard, sans parti pris, sur l'univers, pour se convaincre que tout ce qui est, doit être dans l'espace absolument infini. Par conséquent il ne peut rien exister hors de l'espace et, dans l'espace, il existe uniquement ce qui remplit l'espace, c'est-à-dire la matière. Il n'y a donc au point de vue empirique ni Dieu, ni âme; tout notre moi consiste dans notre corps qui est né dans le temps et périt en lui. Ainsi nous n'avons qu'à ensevelir tout espoir

d'immortalité et nous n'avons qu'à accepter les conséquences brutales du matérialisme, si nous avons le malheur de ne pas pouvoir nous convaincre de la vérité de la pensée kantienne. Cette pensée nous apprend à distinguer pour notre moi (comme dans tout l'univers) notre apparence comme phénomène et notre entité comme chose en soi. Comme phénomène je suis corps et rien autre, corps dans le temps et partant mortel, dans la causalité et partant non-libre, dans l'espace et partant une simple cristallisation de l'égoïsme, source de tous les péchés et de tout mal. Mais de l'autre côté nous sommes, comme chose en soi, hors du temps, ne connaissant, partant, ni naissance, ni mort; hors de la causalité et par conséquent éternellement libres, liberté qui se fait sentir dans chaque décision, dans chaque action; hors de l'espace et ainsi exempt de toute possibilité d'action égoïste, désavouant dans l'action morale le moi individuel, au-dessus de ce monde et de ses lois, étant éternellement immaculés, saints, divins, portant dans notre cœur, potentiellement, cet Être tout-puissant, éternel et trois fois saint que la religion appelle Dieu.

Oui, il n'est pas loin de chacun de nous, comme dit l'apôtre, c'est en lui que nous vivons, agissons, existons; c'est de lui que nous sommes éloignés seulement par notre existence empirique, résultant d'une chute primordiale et incompréhensible, et c'est lui qui se manifeste en nous par chaque action d'une pure moralité.